



© Pascal Victor

# ***La nuit sera blanche***

**D'APRÈS *LA DOUCE* DE Fédor Dostoïevski**

**DIRECTION ARTISTIQUE Lionel González**

« Avec *La nuit sera blanche*, Lionel Gonzalez plonge en apnée dans le théâtre des profondeurs »

**Fabienne ANVERS - Les Inrockuptibles**

« (...) une puissance, une grâce qui touche au cœur ! »

**Olivier FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE - L'Œil d'Olivier**

« Sous le titre *La nuit sera blanche*, l'acteur et directeur artistique du spectacle, Lionel González avec l'actrice Jeanne Candel et le musicien Thibault Perriard donnent une version saisissante du récit de Dostoïevski *La douce*. »

**Jean-Pierre THIBAUDAT - Médiapart**

« Lionel González décortique le texte de Dostoïevski et délivre un matériau vivant, intense qui explore toutes les subtilités de la conviction et de la culpabilité. »

**Arts Mouvants - Avril 2022**

« Un moment de théâtre pur - art de l'acteur, jubilation d'être présent sur la scène, face à un public attentif, maître d'un récit qui le dépasse en même temps qu'il le jugule. »

**Hottello - Avril 2022**

« C'est fantastique et bouleversant. Les trois protagonistes nous mènent avec grand brio dans cette tragédie. Un vrai moment de bonheur. »

**Théâtredeclau - Avril 2022**

# Avec *La nuit sera blanche*, Lionel González plonge en apnée dans le théâtre des profondeurs

Publié le 19 avril 2022



**En adaptant une nouvelle de Fédor Dostoïevski, Lionel González tente de percer l'insondable des êtres à travers le récit d'un homme face au cadavre de sa femme.**

Entre le projet mené par Lionel González en créant *La nuit sera blanche*, d'après *La Douce* de Fédor Dostoïevski, et le lieu de sa représentation dans le Terrier du TGP de Saint-Denis, l'adéquation est totale.

Pour accéder au Terrier, il faut descendre dans les confins du théâtre où nous attend une salle nue, plantée de poteaux, où public et acteur—rices partagent le même espace au sol de ciment brut. Ce mouvement de descente physique dans les profondeurs cachées, non apprêtées, du théâtre correspond exactement au processus de création engagé par Lionel González : se saisir d'un matériau texte pour offrir à l'acteur un moteur d'improvisation qui lui permet d'accéder à «l'invisible du texte». Une démarche qu'il a expérimentée lors de stages avec le Polonais Krystian Lupa et le Russe Anatoli Vassiliev.

## RELIRE LES MOTS DE DOSTOÏEVSKI

Le résultat est confondant. Telle une sonde, l'acteur utilise le texte original pour en débusquer les pensées qui l'ont fait naître, les images qui l'ont nourri et l'affect qui le porte. Dans le cas de *La Douce*, il s'agit d'un homme qui, face au cadavre de sa femme, quelques heures après son suicide, cherche à remonter le cours du temps, depuis leur rencontre jusqu'au terme de leur vie commune, pour tenter d'y déceler le courant invisible et inexorable qui aboutit à la mort, la perte, l'absence et la culpabilité.

“Dostoïevski a l'air d'avoir écrit *La Douce* pour donner corps à sa culpabilité. Il s'imagine être le bourreau de cette jeune fille innocente. Mais un bourreau qui s'ignore. La nouvelle, c'est le chemin de cet homme”, constate Lionel González. Celui de l'acteur, c'est “cette rencontre improbable entre les auteurs et l'improvisation. Retourner aux auteurs oui, mais pas pour leur texte, pas pour les mots qu'ils ont laissés sur le papier. Pas pour le visible. Mais pour l'invisible. [...] Ce qui nourrit l'acteur improvisateur, l'acteur créateur, c'est la richesse du caché, la densité du sous-sol.”

Une densité traversée à plusieurs : l'acteur, Lionel González, accompagné de Jeanne Candel, performant le personnage de Loukeria, la servante, à travers une succession d'actes, relevant du quotidien ou du rituel, agénçant à l'envi objets, aliments ou encens, et observant sans piper mot le narrateur se débattre dans les remous de sa mémoire, tandis que la musique scénographique de Thibault Perriard syncope ou étire les éclairs de conscience qui jalonnent ce chemin de croix intime : comment cet homme est devenu le bourreau de celle qu'il aimait, l'a perdue et songe avec horreur à la solitude qui l'attend.

## Autopsie vivante d'un suicide

Publié le 18 avril 2022

**Au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, Lionel Gonzàlez, avec la collaboration de Jeanne Candel et Thibaut Perriard, revisite *La Douce* de Fédor Dostoïevski. Soliloquant durant presque deux heures, l'artiste dissèque avec minutie les rapports humains et tente d'éclairer le suicide d'une épouse bien comme il faut. Troublante expérience !**

En cette après-midi ensoleillée du week-end de Pâques, une troupe d'irréductibles spectateurs attend devant le Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. Lycéens, aficionados du spectacle vivant ou curieux, tous sont venus découvrir la dernière création de l'extraordinaire conteur qu'est Lionel Gonzàlez, cofondateur de la Compagnie Le Balagan'. Avec la complicité de Jeanne Candel et de Thibault Pierrard, chaque jour il donne vie au monologue d'un homme confronté au suicide de son épouse tant aimée.



De la Russie du XIXe siècle à nos jours

Traversant les époques, les siècles, les frontières, Lionel Gonzalèz se glisse dans la peau de cet ancien militaire démissionnaire de l'armée, qui n'a eu d'autres choix pour survivre que de devenir prêteur sur gages, c'est-à-dire un moins que rien. Dévasté devant le corps inanimé de sa femme, l'homme remonte les fils du temps et tente de comprendre ce geste désespéré. Entremêlant passé et présent, s'adressant autant à sa conscience qu'au public, témoin privilégié de son désarroi, de sa difficulté à être lucide, il bombe le torse pour se présenter sous son meilleur jour et lâcher la bride à ses pensées jusqu'à réaliser l'impensable. Serait-il à son corps défendant le seul et unique responsable du drame ?

### DE L'IDYLLE À L'ABÎME

Beau parleur, hésitant parfois, pour donner plus de poids à son récit, l'homme croque le portrait d'un amour singulier. Il est usurier, elle est gageuse. Lui rêve de quitter la ville qui le regarde d'un mauvais œil, d'acheter une petite datcha en Crimée, de vivre enfin heureux. Orpheline à la charge de tantes qui n'ont que faire de cette bouche de trop à nourrir, elle n'a d'autres choix que d'accepter d'être vendu à un homme violent qui lui fait horreur ou de trouver au plus vite un travail. Troublé par la jeune femme, digne malgré la misère qui lui colle à la peau, l'usurier se voit en sauveur, en lui proposant le mariage. Tout commence comme une idyllique chanson d'amour. Très vite, les premiers accrocs, les premiers mensonges, les premiers reproches, viennent ternir le beau tableau. Plein de bonnes intentions, s'imaginant grand seigneur, il esquisse en creux la descente aux enfers d'une épouse, victime ordinaire de la tyrannie conjugale.

### DOSTOÏEVSKI, PLUS VRAI QUE NATURE

De sa belle faconde, de sa présence sensible, Lionel Gonzàlez habite l'œuvre du dramaturge russe, qui s'inspire dans sa forme narrative du dernier jour d'un condamné de Victor Hugo. Refusant la littéralité du récit, il livre une version unique chaque soir. Improvisant, revisitant les grandes lignes, il invite à plonger dans la pensée de l'auteur autant que du personnage. Déroulant le cheminement réflexif d'un homme face à sa monstruosité passive, inconsciente, aidé par la présence fantomatique de Jeanne Candel et les notes justes effleurées par Thibault Perriard, il habite les magnifiques sous-sols du théâtre, leur donne vie. Un moment de théâtre qui donne à la malheureusement banale tragédie des violences conjugales, une puissance, une grâce qui touche au cœur !



**Olivier FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE**

## ***La nuit sera blanche***

Publié le 11 avril 2022

Un homme vient, face au public, clamer sa douleur, son ressentiment et sa culpabilité. Sa femme s'est suicidée. *La Douce*, courte nouvelle de Dostoïevski, est adaptée au théâtre par Lionel González. Incarnant lui-même le héros veuf, il fait siens ses mots, endosse sa peine corps et âme, au point d'insuffler au récit une intensité qui excède les seules rives de la fiction. C'est ce qu'on se dit face à cette confession irriguée de colère où la parole bredouille (un peu trop) tandis que le corps est à fleur de peau. En fond de scène, mutique, une femme s'affaire. Elle frotte un sol ensanglanté, prépare une soupe, prie, remplit ou vide des bassines. Elle pourrait être cette jeune épouse que le narrateur n'a, au fond, jamais laissée être pleinement elle-même. Son statut n'est pas clair mais le résultat est là : c'est cette morte qu'on plaint, et non l'homme qui géint face à nous. Il faut assumer de ne pas être aimé. Lionel González l'assume.

**Joëlle GAYOT**

# Dans le Terrier, *La nuit sera blanche*

Publié le 6 avril 2022



**Sous le titre « *La nuit sera blanche* », l'acteur et directeur artistique du spectacle, Lionel González avec l'actrice Jeanne Candel et le musicien Thibault Perriard donnent une version saisissante du récit de Dostoïevski *La Douce*. Un spectacle comme parrainé par Krystian Lupa.**

Au sous-sol du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis se niche un lieu magique : le Terrier. C'est là qu'Isabelle Lafon a créé Deux ampoules sur cinq d'après les entretiens entre Lydia Tchoukovskaïa et Anna Akhmatova (lire ici) , c'est là qu'Aurélia Guillet a signé *Le train zéro* d'après le roman de Iouri Bouda (lire ici), et c'est là qu'aujourd'hui Lionel González et Jeanne Candel avec le musicien Thibaut Perriard portent à un point d'incandescence une traversée de *La Douce*, un récit tardif de Dostoïevski .

Trois textes qui nous viennent de Russie et on trouvé leur lieu d'excellence dans ce sous-sol sans fenêtre, cet abri, cet antre où la moindre lumière (lampe- torche, bougies, faisceau lumineux d'un projecteur) crée une atmosphère sans pareille, où les mots naissent de la nuit.

Isabelle Lafon avait misé sur la clandestinité du dialogue, l'obscurité et l'exigüité, Aurélia Guillet sur la solitude du personnage (seul en scène) et la précarité ultime du lieu, González, Candel et Perriard ont fait le choix d'investir tout l'espace avec ses recoins, ses piliers derrière lesquels disparaître, ses îlots de vie et de travail, chacun le sien. L'accord est parfait, la tension permanente. Imaginez que l'on transporte l'ensemble du Terrier tel qu'il est ici investi par les trois complices, vous aurez quoi? Une scénographie ( merci Lisa Navarro) retorse vouée aux acteurs comme les aime Krystian Lupa. Ce n'est pas affaire d' influence mais de connivence.

Jeanne Candel et Lionel González ont vu des spectacles de Lupa et surtout ont effectué il n'y a pas longtemps un stage avec le maître du théâtre polonais qui les a marqués. Un jour de stage *La Douce*, le court récit de Dostoïevski s'invite dans les improvisations chères à Lupa. Lionel qui avait déjà en tête de porter ce texte (un monologue) au plateau a alors demandé à Jeanne, dans un geste dostoïevskien, de venir « hanter » la représentation . En descendant dans le Terrier Jeanne a pensé à Loukeria la servante du héros et narrateur de *La Douce* ( la servante est un personnage très éphémère dans la nouvelle). Tout était là en germe : le narrateur, la servante sans paroles mais très active, le rebond musical, le tout en présence de deux fantômes : celui de *La Douce* et celui de Lupa.

Lionel et Jeanne ont eu la bonne idée de rendre public (dans le dossier de presse) des extraits de leurs échanges de mails portant sur leur travail. Jeanne évoque ce moment d' improvisation devant Lupa où il lui semblait marcher derrière son propre cercueil , « c'était très concret » dit-elle.

Suite du dialogue :

Lionel. Oui, je pense que Lupa, plus que tout autre, travaille justement sur un territoire où les images se transforment en vision et vice et versa..

Jeanne. Oui...

L. C'est à dire qu'il bascule dans le rêve.

J. Ça me passionne. Oui.

L. Et crée des espaces parallèles. Mais au présent. En fait, toutes tes sensations viennent d'expériences vécues mais dans le rêve et les visions, elles s'agencent de façon absurde.

J. Absolument.

L. Et tu vis vraiment des moments invivables.

J. Hahaha. J'adore cette conversation.

L. Je pense vraiment que Lupa amène le rêve au plateau. Je ne l'avais jamais conscientisé aussi clairement.

J. Oui et c'est ça qui m'a bouleversée. Je ne m'en remets toujours pas.

L. Oui moi aussi j'adore. En fait je crois qu'on vient de «définir» le corps rêvant !

Et plus loin :

L. J'ai vraiment l'impression d'avoir compris le pas de plus que fait Lupa par rapport à Stanislavski.

J. Oui ,moi aussi.

L. Et dans quel direction il le fait.

J. C'est pour ça que je voulais le partager avec toi. Tellement excitant tout ça .

Ce fécond dialogue épistolaire décrit par la bande ce qui se passe dans leur version scénique de *La Douce*. Lui, parlant comme à lui-même tout en s'adressant à nous (belle ambivalence) , dès les premiers mots: « .... Bon, tant qu'elle est là, ça va : j'y vais , je regarde, à chaque instant; mais demain, ils l'emportent et moi, comment je resterai seul? Pour l'instant, elle est là dans la salle, sur la table, deux tables dressées mises bout à bout » dit le narrateur (je cite la traduction d'André Markowicz). Sa très jeune femme ( vingt-cinq ans d'écart), s'est jetée par la fenêtre du huitième étage. Il n'y a pas eu de dispute, elle n'a laissé de mot pour expliquer son geste, peut-être un instant avant ne savait elle pas qu'elle se jetterait dans le vide. Quelques semaines auparavant avait eu lieu ce moment que raconte le narrateur, où « la douce » ,un matin, le regardant « droit dans les yeux », lui avait pointé un revolver sur la temps.

Pendant que le récit poursuit, Loukeria-Jeanne au fond du Terrier, entre deux portes, s'active, C'est elle qui, au début, réunit les deux tables dont parle narrateur pour qu'on y dépose le cadavre absent de *La Douce*. C'est elle, Loukeria la servante que l'on voit laver du linge, faire sa toilette. La plupart de ses gestes semblent obéir à un rituel connu d'elle seule. Dans la nuit du Terrier tout se confond. Et si Loukeria était la face cachée de la jeune morte ? Son avatar ? Dans la nuit hantée, exaspérée par la musique sortie d'un conglomérat de d'instruments et d'objets, le sens comme les regards, se déroberent. La nuit avance. Ce n'est qu'en sortant du théâtre que je remarque le beau titre du spectacle : *La nuit sera blanche* . Elle l'est et le sera. N'en disons pas plus.

Sur le chemin du retour je songeai à Krystian Lupa. A l'influence souterraine qu'il exerce sur bien des acteurs français via ses spectacles, ses stages. A ses spectacles, ses acteurs, ses adaptations de romans. Depuis quelques années, le génial metteur en scène polonais, semble avoir disparu des radars des grands festivals et des grands théâtres de France. Et les programmes de la prochaine saison brillent par son absence. Son infatigable génie fait-il peur ? Quelle injustice ! Quelle infamie ! Il n' y a pas longtemps, la revue théâtre/public lui consacrait un passionnant numéro spécial. On y parlait de spectacles récents comme Capri d'après Malaparte ou Austerlitz d'après le livre de Sebég. Des spectacles qu'on voudrait voir venir en France et qu'on ne verra pas. Sans parler de son spectacle chinois qui aurait dû être à l'affiche du festival d'automne avant que la pandémie ne le retienne entre ses rets. Mais qui sait, ne désespérons pas. Pour l'heure, tous au Terrier !

**Jean-Pierre THIBAUDAT**

# ***La Nuit sera blanche, d'après La Douce de Fédor Dostoïevski.***

**Direction artistique Lionel González, conception et jeu Jeanne Candel, Lionel González, Thibault Perriard. Scénographie Lisa Navarro, lumière Fabrice Olivier, costumes Élisabeth Cerqueira.**

Publié le 19 avril 2022



*La Douce* est un récit fantastique, extrait du Journal d'un écrivain de Fédor Dostoïevski : « Figurez-vous un mari dont la femme, une suicidée qui s'est jetée par la fenêtre il y a quelques heures, gît devant lui sur une table. Il est bouleversé et n'a pas encore eu le temps de rassembler ses pensées. Il marche de pièce en pièce et tente de donner un sens à ce qui vient de se produire. »

(Extrait de la note de l'auteur (1876), traduction André Markowicz)

Dès 1869, Dostoïevski avait noté dans ses carnets le plan du récit d'une mésentente conjugale, en partie développé en 1870 dans *L'Éternel Mari*. D'autre part, hanté par le problème du suicide, il fut très frappé par un fait divers rapporté par les journaux d'octobre 1876 : une jeune couturière, Marie Borissov, seule à Pétersbourg, désespérée d'être sans travail, s'était jetée par la fenêtre en serrant sur son cœur une icône de la Vierge que lui avaient donnée ses parents au village.

C'est sur ce double thème qu'il conçut *Douce*. Le manuscrit, conservé à la « Maison Pouchkine » de Saint-Pétersbourg, porte la date du 19 novembre 1876.

Le type de l'ex-officier mendiant ou devenu usurier hante Dostoïevski depuis sa jeunesse - les prêteurs auxquels il a recours en 1844, et durant son année terrible de 1864, sont présents, ainsi dans *Récits*, *chroniques* et *polémiques*, *Crime et châtiment*, *L'Idiot*, *Les Démon*s, *L'Adolescent*.

Dans la note de l'Auteur, Dostoïevski dit avoir intitulé le récit de sa nouvelle *La Douce* comme « imaginaire » alors qu'il le considère comme réaliste : sa forme seule relève de l'imaginaire. Le mari est bouleversé, il ne parvient pas à rassembler ses idées, devant la dépouille de la défunte, qui, selon la coutume russe, est exposée sur une table - deux petites tables de bridge -, jusqu'à la mise en bière, dans la plus belle pièce de la maison -, même si y règne l'austérité, le dénuement.

Le veuf erre de pièce en pièce et cherche à comprendre ce qui s'est passé, à « faire le point de ses pensées ». Ajoutons qu'il est un hypocondriaque, de ceux qui se parlent à eux-mêmes, sans arrêt ni pause, tentant d'éclaircir en dépit de tout la situation présente, catastrophique et tragique.

Malgré l'apparente continuité du discours, il se contredit dans ses raisonnements et dans ses sentiments. Tantôt il cherche à se justifier, tantôt il accuse la défunte, tantôt il se lance dans des anecdotes, témoignant à la fois d'un esprit et d'un cœur rustres et de profondeur de sentiment



Peu à peu il arrive à élucider l'affaire et à « faire le point de ses pensées ». La succession des souvenirs qu'il évoque finit par l'amener à la Juste vérité qui élève irrésistiblement son esprit et son cœur. Vers la fin le ton même du récit change comparativement au désordre de son début. La vérité se découvre au malheureux de façon assez claire et déterminée, au moins pour lui-même.

D'un côté, les valeurs universelles d'humanisme et de charité de l'épouse, et de l'autre, la radicalité pingre de l'époux, tendu seulement par l'acquisition des trente mille roubles qui lui permettraient d'acheter une petite maison en Crimée pour y vivre avec l'aimée, avoir des enfants.

A-coups, interruptions, incohérences, il se parle à lui-même comme il parle à un auditeur invisible qui n'est pourtant nul autre que le spectateur de la salle de théâtre – juge et conscience de recours.

Une fiction, précise Dostoïevski, qui pourrait se rapprocher du chef-d'œuvre de Victor Hugo, *Le dernier jour d'un condamné* – le protagoniste étant en situation invraisemblable de prendre des notes jusqu'à la fin extrême : « Or, s'il ne s'était pas permis cette fiction, l'œuvre elle-même n'existerait pas, – cette œuvre qui est la plus réaliste et la plus vraie de toutes celles qu'il a écrites.

Écriture de plateau et improvisation, voilà ce que privilégie Lionel González concepteur et acteur du spectacle *La nuit sera blanche*, en se réclamant de la tradition du théâtre russe – Stanislavski et Vassiliev et aussi Krytlian Lupa le Polonais: théâtre pauvre et art jubilatoire de l'acteur pour faire l'expérience enivrante sur un plateau de théâtre « de son propre désir et de sa propre puissance ».

Allant et venant sur la scène d'un pas agité ou plus assagi, l'acteur est le plus souvent debout mais il va aussi s'asseoir régulièrement sur une chaise posée à jardin ou sur une autre à cour. Un lit d'enfant et son matelas peut être aussi le refuge ultime pour celui qui est à court d'arguments.

Tête et barbe dostoïevskiennes, Lionel González est plus russe et mystique que jamais, personnage dit orthodoxe et non croyant, respectant l'icône que l'épouse lui a donné en gages.

Au lointain, une actrice et performeuse qui est également co-conceptrice du projet, la metteuse en scène Jeanne Candel qui vient « hanter la représentation », dans un geste plastique et performatif, « à l'opposé de son geste à lui » qui n'est que verbe, discours et danse de mots grandiloquents.

Habillée d'un costume traditionnel blanc à broderies rouges – pantalon, veste, jupe et long fichu –, elle incarne la servante Loukeria, à la fois affairée et apaisée, coupant chou ou betteraves, qu'elle lave à grande eau dans une large bassine, faisant chauffer de l'eau encore dans une bouilloire, manipulant casseroles, faitouts et cocottes, balayant et lavant le sol d'une brassée de branchages, allumant bougies et cierges significatifs des rituels orthodoxes qui illuminent la petite pièce rouge et « sacralisée » du fond de scène où repose la défunte invisible mais dont on devine la présence.

Loukeria laisse parler le déclamateur et le raisonneur, comme occupée de son existence à elle, si pauvre et misérable soit-elle, certainement plus proche de la maîtresse disparue que du bavard et bonimenteur invétéré qui ne prend que rarement sa respiration dans ce flot de paroles déversées.

Elle fait sa toilette d'époque, se dévêt face à sa bassine, n'hésite pas à se doucher. Silencieuse et discrète, elle est présente, jouant le pendant du narrateur, l'autre côté du miroir – règne du féminin.

Rouleaux de papier blanc défaits à l'infini, Loukeria disparaît, fantôme furtif, évanescent et lumineux. Vêtements immaculés puis souillés de sang, elle est une figure christique vue de dos.

A cour, claquent les percussions de Thibault Perriard et un piano invisible, placé derrière un poteau. Excepté le piano, la guitare et le psaltérion, la musique de *La nuit sera blanche* se joue sur des objets détournés en instruments musicaux : échelle presque collée au plafond à l'horizontale, réfrigérateur, projecteur à diapositives, tuyaux de métal suspendus manipulés par des fils éloignés.

Sons infimes et inaccessibles d'une installation sonore et visuelle inédite – la scénographie est inouïe. Des palettes sonores se suivent, aux timbres, motifs mélodiques et rythmiques spécifiques, selon les improvisations d'une conception musicale liée à la parole même de Lionel González.

Des sons et une musique au diapason de la voix intérieure et bousculée de l'interprète qu'il se ré-approprie en l'extériorisant, renouvelée, recomposée et « corrigée » dans une re-formulation et déclamation intempestive. Un moment de théâtre pur – art de l'acteur, jubilation d'être présent sur la scène, face à un public attentif, maître d'un récit qui le dépasse en même temps qu'il le juge.

## ***La nuit sera blanche d'après La Douce de Fédor Dostoïevski***

Publié le 17 avril 2022



*Figurez-vous un mari dont la femme, une suicidée qui s'est jetée par la fenêtre il y a quelques heures, gît devant lui sur une table. Il est bouleversé et n'a pas encore eu le temps de rassembler ses pensées. Il marche de pièce en pièce et tente de donner un sens à ce qui vient de se produire.*  
Fédor Dostoïevski.

Lionel González met en scène et interprète la nouvelle de Fédor Dostoïevski, *La Douce*.

Lionel González, le narrateur, retrace son histoire. Il veut comprendre pourquoi son épouse a donné fin à ses jours.

Ce cheminement se construit au fil de ses pensées qu'il édicte à haute voix. Embrouillé, perturbé, il reprend la chronologie de sa rencontre avec son épouse, expose le contexte et l'évolution de leur relation.

Les considérations se mêlent aux souvenirs et petit à petit se dessine une personnalité beaucoup moins bienveillante qu'il n'y paraît. Sincère dans sa souffrance, la dureté de certains propos révèle un caractère ambivalent empreint d'orgueil et marqué par un passé traumatique enfoui dans le silence.

Verbalisant sans cesse jusqu'à rendre explicite l'implicite, Lionel González pousse la narration jusqu'à l'adresse directe. Lionel González nous emporte au fond du drame de Dostoïevski.

Il dépasse le monologue pur pour imposer une attitude, une colère, et exposer toute la violence d'un discours enfoui sous le déni.

Son jeu, toujours en tension, fait surgir une culpabilité noyée sous la colère d'un homme qui a du mal à se regarder en face.

Judicieusement, Lionel González prend sans cesse à parti le spectateur, qui malgré l'accord tacite de ne pas juger, ne peut s'empêcher de deviner les démons qui hantent la conscience de cet homme, pris au piège de la réalité.

Dans cette parole, donnée de son seul point de vue, se pose alors la question, qui veut vraiment convaincre le narrateur ?

Sous couvert de sa bonne foi, on découvre un caractère froid, taciturne, qui semble sans cesse se persuader de sa générosité et de sa bonté.

La narration est sans cesse contrebalancée par la performance scénique de Jeanne Candel qui hante le plateau dans un jeu de perspectives. Elle donne corps à l'absente. Elle est la voix silencieuse, inaudible et pourtant si expressive de celle que l'on n'entend pas, qui n'existe qu'à travers les mots du narrateur. Sa présence nous rappelle sans cesse qu'existe une autre vérité, un autre chemin possible.

La musique de Thibault Perriard suit les battements du corps fiévreux de l'absente. Sa musique fait résonner, plus fort que les mots, le rythme cardiaque qui s'emballe sous cette voix étouffée.

La mise en scène subtile de Lionel González et la scénographie de Lisa Navarre croisent le point de vue narratif et la performance de Jeanne Candel pour dessiner sous-jacente, une tyrannie du quotidien. La musique orchestrée par Thibault Perriard apporte alors une polyphonie qui casse la seule parole du monologue. La parole de l'orateur ne se suffit plus à elle-même.

Dans une tension qui monte crescendo, la puissance d'interprétation de Lionel González nous entraîne dans les méandres de la culpabilité et du déni.

Lionel González décortique le texte de Dostoïevski et délivre un matériau vivant, intense qui explore toutes les subtilités de la conviction et de la culpabilité.

L'écriture de Dostoïevski dans *La nuit sera blanche* prend vie en mots, en corps et en musique.

**Sophie TROMMELEN**



# La nuit sera blanche D'après La Douce de Fédor Dostoïevski

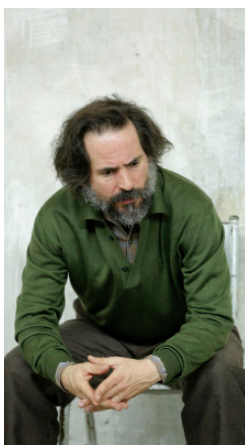
Publié le 11 avril 2022



Émouvant, Captivant, Innovant.

Merci à Lionel González de nous conter cette magnifique et émouvante nouvelle de Dostoïevski publiée aux alentours des années 1875 dans le Journal d'un écrivain. C'est un fait divers lu dans son journal qui inspira Dostoïevski « une petite couturière s'est jetée d'une fenêtre en serrant dans sa main une sainte icône. »

Nous faisons connaissance avec le narrateur, un homme plus très jeune bouleversé et désorienté, sa jeune épouse vient de se jeter par la fenêtre.



«Quand on l'emportera, demain, sérieusement, que deviendrai-je ?»

Il va nous conter leur histoire, leur rencontre, leur mariage, leurs mésententes...

C'est prêteur sur gage, activité assez mal vue à l'époque. Une jeune fille vient le voir régulièrement pour avoir quelques Kopecks en échange d'objets de peu de valeur. C'est une jeune fille pauvre mais digne, elle se distingue des autres, il la remarque, attends sa visite...

Cette jeune fille vit chez ses tantes qui l'ont promise à un commerçant qu'elle n'apprécie point. Connaissant ce projet, notre prêteur sur gage n'hésite pas un instant, il lui fait une proposition alléchante et lui demande sa main. Elle accepte.

Cette jeune épouse devrait être reconnaissante envers son époux mais on peut acheter un corps mais pas l'amour....

Au fil de l'histoire nous comprendrons le geste de cette jeune épouse qui manquait quelque peu de tendresse de son époux qui essaya de l'appivoiser égoïstement.

Krotkaïa le titre original ne signifie pas seulement «douce» ou «docile», mais aussi «apprivoisée»

Lionel González nous captive, les modulations de sa voix nous émeuvent, les mots viennent nous frapper en plein cœur.

La mise en scène est très originale, Lionel González s'est entouré du musicien Thibault Perriard et de Jeanne Candell qui vont accompagner ce texte avec talent.



Côté cour, Thibault Perriard va intensifier les émotions par des sons et des timbres spécifiques créés sur des objets détournés ; une échelle, un réfrigérateur, des projecteurs, des tubes métalliques, des passeroies... mais aussi une guitare et plus tard un piano. C'est magique, inattendu et surprenant.



En fond de plateau, un espace scénique, une cuisine d'été, un réchaud, une théière. Dans cet univers, Jeanne Candell incarne le fantôme de Loukeria, la servante. Elle vient hantée l'histoire, elle écoute, ne dit rien, mais elle sait et connaît les raisons que lui, l'époux cherche à comprendre. C'est fascinant et mystérieux.

La réunion de ses trois concepts donne une ampleur au texte absolument incroyable. C'est fantastique et bouleversant. Les trois protagonistes nous mènent avec grand brio dans cette tragédie. Un vrai moment de bonheur.

Merci à tous , n'oublions pas les lumières de Fabrice Ollivier, les costumes de Élisabeth Cerqueira et la scanographie Lisa Navarro qui contribuent à cette réussite.

Bravo pour ce moment d'intimité avec Fédor Dostoïevski

**Claudine ARRAZAT**